Ami du Clergé du 23 juin 1932

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour une Adoration perpétuelle. — II. *Au temps de la moisson :* Pain naturel et pain eucharistique, 353.
Sur les Epitres du dimanche. — XXXVI. 9e *Dim. après la Pentecôte :* La tentation, 355.
Allocutions de mariage. — V, 357. — VI, 358.
A des Anciens Combattants. — I. Pour la bénédiction de leur drapeau, 360.
Nos Religieux. — VI. Les religieux et la Patrie, 361. — VII. La vie missionnaire, 365.

POUR UNE ADORATION PERPÉTUELLE

II

Au temps de la moisson

PAIN NATUREL ET PAIN EUCHARISTIQUE

Accepit Jesus panem.
Jésus prit du pain.

Mes frères,

L'époque de l'année où nous sommes ramène les jours de la moisson. De tous côtés l'on voit déjà ou l'on verra incessamment dans nos plaines les machines qui remplacent la main-d'œuvre ou trop rare ou trop coûteuse, et qui, en un clin d'œil, couchent à terre les épis dorés.

Parmi ceux-ci, il en est que Dieu a distingués de toute éternité et destinés à fournir la matière de l'adorable Eucharistie. Dans un laps de temps plus ou moins long, ils subiront les diverses opérations qui en feront le pain matériel, en attendant la merveilleuse transsubstantiation qui les changera en un aliment divin pour la nourriture des âmes.

Comment ne pas se sentir ravi à la pensée de cette Providence qui discerne dans toute la récolte de froment annuel ce dont elle veut faire le vêtement du Dieu-Eucharistie, qui divinise ainsi le règne végétal et l'emploie comme moyen essentiel de la sanctification des âmes?

Si j'étais poète, je voudrais rythmer l'histoire d'un grain de blé ou plutôt l'histoire d'une hostie.

A défaut de poème, je me propose de célébrer les gloires du pain en tant que matière du Saint-Sacrement et les raisons qui l'ont fait choisir comme tel par Notre-Seigneur.

I

Le pain renferme d'étonnants mystères et de sublimes analogies avec l'aliment céleste dispensé à l'humanité.

Le pain est pour l'homme une chose sacrée: c'est le fruit de sa sueur, c'est la récompense de son travail, c'est l'objet constant de sa sollicitude, le plus indispensable des dons que la nature ait préparés à son usage, sa nourriture la plus usuelle. Quand Dieu, après la faute d'Adam, prononça cette sentence dictée à la fois par la justice, par la sagesse et par l'amour : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front, » ne mettait-il pas dans ce pain, qui n'était encore que prophétique, la loi salutaire du travail, l'expiation rédemptrice, la lutte courageuse pour la vie, toute la civilisation dans son germe, et enfin l'annonce du pain eucharistique ? Si Dieu, en formant le corps du premier homme, pensait à la chair sacrée du Verbe incarné qui devait en être issue, comment, en donnant au pain sa vertu nutritive, n'aurait-il pas eu en vue le pain vivant descendu du ciel, destiné à devenir le soutien de la vie morale et de la vie divine de l'humanité ?

Toutes les religions de l'antiquité ont, en quelque sorte, divinisé le pain. Nous le voyons dans les pains de proposition, à côté de la manne, ce pain du ciel conservé dans le Saint des Saints.

Les Patriarches ne le traitent qu'avec un religieux respect. Abel le juste offre au Seigneur les prémices des fruits de la terre, les moissons vraisemblablement. Melchisédech, le prêtre-roi, ne nous est connu que par l'oblation du pain et du vin. Avant de mourir, les pères du peuple choisi, investis en cela d'un mandat prophétique, transmettent à l'aîné de leur race la bénédiction du pain et du vin.

Outre la bénédiction, la Providence a associé au froment la vie avec ses mystères.

L'un de ces mystères est la persistance du germe vital, témoins les semences trouvées naguère dans un des tombeaux des Pharaons, et qui, enfouies en terre, n'ont pas tardé à produire de luxuriants épis.

Un autre mystère de la vie du froment, c'est sa fécondité. Si grande est la force d'un seul grain de blé qu'il peut, en se multipliant à l'infini, couvrir de moissons des surfaces immenses et suffire jusqu'à la fin des temps à l'alimentation du genre humain tout entier.

Rien que dans ce détail, que la toute-puissance divine est étonnante !

Telle est la matière dont sera fait le Sacrement de l'autel. Avant d'être élaboré par la main de l'homme et transformé par la parole divine, il a déjà contenu la vie, il en a perpétué les mystères.

Ce que le blé est au monde de la nature, l'Hostie sainte l'est au monde de la grâce. Comme le grain de blé, le froment des élus possède en soi la vie, mais la vie pleine, indéfectible, immortelle, et il la multiplie à l'infini dans chaque âme, sans diminution d'énergie. De même que le pain alimente la vie matérielle de l'homme, l'Hostie sainte entretient en lui la vie morale. Elle possède assez de force pour ranimer la vie de la grâce à travers tous les âges. Elle renferme une vertu qui guérit les âmes blessées; elle est un remède qui les sauve et les ramène des portes de la mort. « Quiconque mangera de ce pain, a dit Jésus, vivra de la vie éternelle. » Quiconque ! pourvu qu'il reste en lui une étincelle de vie. Par ce pain, tous les prodiges que le Christ a accomplis aux jours de

sa carrière mortelle sont renouvelés dans les âmes ; la vue est rendue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, l'usage de leurs membres aux paralytiques, aux morts est accordé le retour à la vie.

Nous venons de voir les gloires qui reviennent au froment de ses relations avec l'adorable Sacrement de l'autel et de son symbolisme eucharistique. Demandons-nous maintenant pourquoi Notre-Seigneur a pris le pain comme élément de l'Eucharistie.

II

Est-il nécessaire de vous rappeler que, étant la nourriture commune à la plus grande partie de l'humanité, le pain était tout désigné pour servir de matière au sacrement par lequel Jésus avait résolu de nourrir nos âmes ? Et parce que le pain est l'aliment de tous les jours, Notre-Seigneur voulait marquer son désir de voir les chrétiens s'asseoir, autant que possible, à la Table sainte, pour y recevoir le Pain céleste.

Autant qu'il nous est permis de nous expliquer ce mystère, ce sont là les raisons les plus frappantes que nous donnent les Pères et Docteurs de l'Eglise.

Il en est une autre que Jésus semble nous avoir fournie lui-même par la comparaison voilée qu'il a faite de sa personne avec le froment jeté en terre. Enfoncé dans le sol, le grain de blé, pour se changer en pain, doit passer par des morts successives.

Il meurt une première fois lorsqu'il se décompose pour produire l'épi de la moisson.

Il meurt une deuxième fois lorsqu'il est broyé, moulu, réduit en farine. Il meurt encore lorsqu'il subit au four l'action de la chaleur. Il meurt à nouveau lorsqu'introduit dans l'économie de notre être corporel, il devient tout ce que nous sommes : le sang qui circule dans nos veines et promène partout la vie, les nerfs qui vivent sous l'action de la pensée, les os qui forment notre charpente. Toute la substance du pain a disparu ; elle a enrichi notre vie de tous les éléments qui la composaient.

Il meurt une dernière fois lorsque le prêtre, incliné sur l'autel, a prononcé les paroles mystérieuses de la consécration. L'hostie qu'il tient dans ses mains a perdu son être matériel ; sa substance a totalement cessé d'exister ; une autre l'a remplacée, qui seule demeure : celle du corps et du sang de Jésus-Christ. Donc plus de pain de froment, mais l'humanité et la divinité du Fils de Dieu, sous les apparences d'un pain matériel qui n'est plus.

Si ce grain de froment n'était pas mort, la merveille des merveilles ne se serait pas accomplie. Jésus n'y eût été présent qu'en figure et en symbole. La mort du grain de froment a eu pour prodigieuse conséquence la présence de Jésus, principe de toute vie.

Cette mort du grain de froment nous fait penser à notre divin Sauveur.

Pour revêtir notre humanité en son Incarnation, n'a-t-il pas subi une sorte de mort dans le sein de Marie ? L'Apôtre appelle cela un anéantissement : *exinanivit semetipsum.*

N'était-ce pas aussi un autre genre de mort, que la vie laborieuse et cachée de Nazareth, avec le dessein de nous encourager dans le travail obscur et austère ?

Afin de mériter et d'assurer notre résurrection, il a accepté de mourir et d'être enseveli. A cette condition seulement, la vie divine nous a été rendue, et avec elle le gage de la vie éternelle.

Pour se faire notre nourriture, il lui faut mourir encore, en se refusant la vie des sens. Aux regards du corps, il n'est plus qu'une chose matérielle, il n'apparaît plus que sous des espèces d'emprunt. Il oublie toute dignité, il dépouille toute grandeur. Et cette mort, commencée sur l'autel, s'achève, se complète par la sainte communion. Il perd alors son état eucharistique ; la dissolution des espèces sacramentelles rompt le lien qui le leur retenait attaché ; il cesse d'être le Dieu-Hostie. A ce prix, il nous donne la vie, il nous change en lui.

Recueillions maintenant de ces considérations une leçon pratique.

Ce grain de froment qui meurt pour faire place à l'être du Christ, ce Christ qui meurt mystiquement pour me communiquer la vie, me font penser à moi-même.

Selon la belle image de S. Ignace d'Antioche, je suis, moi aussi, le grain de froment semé dans le champ béni du Père céleste, qui se nomme l'Eglise : *Frumentum Christi sum.* La même loi formulée par Jésus préside à mes destinées : Si le grain de froment ne tombe dans la terre pour y mourir, il reste seul, impuissant à se reproduire ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. Si je ne meurs à moi-même, à une vie purement naturelle et terrestre, à mes instincts dépravés, à mes passions mauvaises, à tout ce qui en moi est opposé au Christ, à son esprit, à ses sentiments, à sa vie, je resterai moi-même, c'est-à-dire pauvre et chétive entité, dans l'innombrable multitude des êtres qui composent le genre humain, sans participation à cette vie supérieure de la grâce, qui est une participation à la vie même de Dieu, et qui rend l'homme capable de produire beaucoup de fruit, du fruit qui demeure, puisqu'il survivra dans l'éternité.

Si le grain de froment ne meurt. C'est et ce sera toujours la loi de toute vie, comme ce fut la loi de la vie du Christ Jésus : la vie naît de la mort, et rien de grand, rien de fécond ici-bas ne s'opère sans que l'immolation ait précédé, comme une condition indispensable de toute grandeur, de toute fécondité. Je ne puis donc éluder cette loi, sous peine de me condamner à l'infécondité. Si je n'opère, à l'exemple de mon divin modèle, cette mort nécessaire à tout ce qui est terrestre, je resterai homme de la terre ; au contraire, je deviendrai homme céleste, homme nouveau créé comme Adam dans la rectitude de la justice, je deviendrai

un autre Christ, pensant, agissant, vivant comme lui, si comme lui je consens à l'immolation et au sacrifice.

* *

J'empruntais il n'y a qu'un instant à S. Ignace sa belle expression : « Je suis le froment du Christ. » Sachons ajouter le souhait que lui suggérait cette pensée : « Puissé-je être dévoré par la dent des bêtes, afin de devenir un pain blanc ! » Oui, acceptons, s'il plaît à Dieu, de passer par les épreuves et les tribulations de cette vie, afin que, purifiés par elles, nous devenions pour Jésus le pain blanc dont son Cœur fait ses délices. Ainsi soit-il.

SUR LES EPITRES DU DIMANCHE

XXXVI

9e Dimanche après la Pentecôte

LA TENTATION

Mes frères,

Aussitôt que la créature humaine fut sortie des mains de Celui qui l'avait façonnée, le démon la trouva si belle qu'il songea à s'en emparer, ainsi que d'une magnifique proie. Sa première tentative, dans l'Eden, ne réussit que trop, comme nous le savons, puisque nous en subissons encore les douloureuses conséquences. Encouragé par son fatal triomphe, Lucifer s'acharne depuis lors à nous entraîner dans sa perdition.

I

Ce sont ses suggestions subtiles qui ont tant de fois entraîné le peuple élu à l'idolâtrie, qui l'ont livré aux dégradations de toutes les voluptés, qui l'ont conduit à tenter Dieu et qui ont provoqué, de la part du Très Haut, les plus justes, mais les plus redoutables représailles. Si, au moins, les tristes exemples des siècles anciens aboutissaient à nous mettre en garde contre les embûches que l'enfer renouvelle encore et multipliera jusqu'à la fin des temps, un certain bien résulterait du mal lui-même. Mais est-il téméraire d'affirmer que, quoique documentés sur les suites du péché, quoique illuminés par les enseignements de Jésus, les chrétiens se laissent encore séduire et succombent trop fréquemment aux attaques de leur impérissable ennemi ?

Cependant les rudes expiations auxquelles fut soumise la race juive ont été consignées dans l'Ecriture, afin de nous prémunir et de nous sauver. Efforçons-nous donc de mieux comprendre ce qu'est la tentation, afin de tirer ensuite les conclusions pratiques qui nous préserveront du suprême malheur.

La tentation est la sollicitation à une faute ; c'est l'envie de commettre un acte défendu. Elle diffère donc totalement du péché qui, lui, est le consentement délibéré au geste interdit. La tentation ne dépend point de notre volonté personnelle : les saints les plus héroïques l'ont subie, et souvent avec une violence dont nous aurions peine à nous faire une idée. Elle provient, soit du démon directement, soit de nos penchants dépravés que Satan excite à se révolter contre la discipline religieuse. Dans tous les cas, elle se dresse en face de notre liberté, pour essayer de l'incliner vers elle.

Tant que nous résistons à la pensée coupable, non seulement nous restons justes, mais encore notre fidélité courageuse nous acquiert, devant Dieu, de nouveaux mérites. Mais aussitôt que nous cédons, que nous acquiesçons — ne fût-ce que par la pensée — aux choses qui déplaisent à Dieu, nous nous détournons de celui-ci, nous nous constituons en état de désobéissance. Si notre transgression est légère, elle affaiblit notre vigueur surnaturelle, elle diminue l'éclat de notre âme. Si elle est considérable, elle nous sépare radicalement de Dieu, nous prive de la vie de la grâce, nous expose à l'éternelle damnation.

Vous voyez donc quel rôle de premier plan joue la tentation dans notre existence. Puisqu'elle est quotidienne, presque incessante, elle nous met perpétuellement en péril d'encourir la disgrâce de Dieu et de nous faire manquer notre destinée céleste. Nous aurions donc bien tort de la dédaigner ou de la tourner en dérision. Elle constitue l'une des épreuves les plus terribles et les plus délicates auxquelles nous soyons soumis depuis que l'humanité subit les conséquences du péché originel. Victorieuse, elle nous entraîne aux abîmes; vaincue, elle contribuera à notre gloire. La décision, dans un tel conflit, demeure entre nos mains ; mais faut-il encore savoir la prendre et avoir l'énergie de l'exécuter.

II

Si le diable nous apparaissait visiblement, sous la forme hideuse que lui prêtaient les légendes et les peintures du moyen âge, afin de nous inviter à mal faire, la résistance serait facile. Sa présence nous causerait plus de frayeur que d'envie. Si même il se révélait à notre âme tel qu'il est réellement, c'est-à-dire comme l'esprit de l'erreur, du mensonge, de la cruauté, de la haine, nous n'aurions pas beaucoup de peine à comprendre les périls que l'on court en écoutant sa voix. Mais il ne faut pas méconnaître que Satan — qui fut un ange de lumière — possède une intelligence très supérieure à la nôtre.

Il sait parfaitement qu'il n'aboutirait qu'à un échec s'il venait brutalement nous proposer un marché de dupe, comme celui du héros d'un drame célèbre. Aussi excelle-t-il à se dissimuler, à mettre en œuvre des combinaisons subtiles, afin de nous égarer, de nous aveugler, et de nous faire adhérer à lui sans nous permettre de nous rendre un compte exact de ces abominables réalités.

Voilà pourquoi la tentation est si diverse. Elle s'en prend à tous les préceptes, elle vise toutes nos facultés. On dit quelquefois que les adoles-

cents sont plutôt sujets aux passions de la chair et les personnes d'âge mûr aux sollicitations de l'agnosticisme, de l'avarice ou de l'ambition. Cela est vrai, à la condition de n'exagérer rien. En principe, aucun être humain, quelle que soit sa situation, quel que soit son âge, dès qu'il jouit de la raison, ne peut se prétendre exempt d'aucune sollicitation diabolique : on rencontre des débauchés septuagénaires, comme des assassins de quinze ans.

Tantôt notre ennemi excite en nous les doutes contre les dogmes révélés, nous pousse à la négligence de nos devoirs chrétiens ; tantôt il nous pousse à la présomption ou à la haine ; tantôt il suscite en notre cœur des sentiments de colère ou de vengeance. D'autres fois, ce sera la cupidité qui sera mise en jeu : si nous répugnons au vol qualifié, nous sommes quelquefois moins en garde contre les combinaisons louches qui permettent de faire fortune trop vite. Et puis, fréquemment, interviennent les convoitises charnelles, qui sont la cause de la perte d'une multitude d'âmes. A quoi bon insister sur ces luttes secrètes, que l'on rougirait d'avouer en public, mais d'où l'on ne sort pas toujours victorieux ? Il faudrait des volumes pour analyser les moyens innombrables qui servent à nous conduire au malheur. Interrogez plutôt vous-mêmes vos souvenirs et votre expérience. Très diverse dans ses objectifs, la tentation n'est pas moins variée dans ses méthodes de combat. Son but, au fond, est toujours identique : agir sur notre volonté libre pour l'incliner à une décision réfléchie qui la constituera en état de péché. Mais, pour arriver à ce terme final, que de détours et que d'adresse ! La volonté humaine se détermine par l'intelligence et par le sentiment : or, notre esprit comme notre cœur sont sujets à d'étranges aberrations et à des emportements regrettables. Il arrive que la tentation s'infiltre en nous par la voie d'une fausse logique. D'astucieux raisonnements que nous nous tenons tout bas à nous mêmes, parviennent peu à peu à obnubiler notre conscience, notre sens moral, jusqu'à nous amener à l'erreur formelle. Il arrive aussi que, comme une tempête furieuse, la vague de nos appétits se gonfle, écume, déferle, emportant tout sur son passage et ne laissant, à son reflux, que de désolantes ruines. D'une façon ou de l'autre, l'œuvre coupable est réalisée. Il ne reste plus qu'à pleurer sur le désastre, et à le réparer dans la mesure où ce sera encore possible.

III

Puisque la tentation est si périlleuse, puisqu'elle achemine vers l'éternelle mort, une obligation primordiale est de se défendre contre elle. Examinons donc quelle doit être l'attitude d'un chrétien en présence de ce danger aussi dissimulé que menaçant.

La première chose est de prévoir. Un ennemi dont on a parfaitement repéré les positions est déjà à demi vaincu. Il importe donc, avant tout, de bien analyser les points faibles de notre caractère, les défectuosités de nos habitudes, toutes les brèches, en un mot, par où l'esprit mauvais pourrait s'infiltrer.

Naturellement, cet examen aboutira à une réforme intérieure. Il ne servirait à rien de connaître nos défauts, si ce n'était pour y remédier. Nous étudierons également les circonstances qui nous exposent, plus fréquemment ou plus gravement, à des tentations. Ces circonstances-là sont multiples : il en est que nous ne pouvons fuir, car elles se rattachent à nos devoirs d'état, à nos conditions d'existence ; il en est d'autres que nous sommes en mesure d'éviter, au prix de quelques sacrifices. Dans le premier cas, une vigilance et une fermeté extrêmes seront de rigueur ; dans le second, l'abnégation deviendra nécessaire. Car, après avoir prévu, l'essentiel est de résister. Non pas seulement en un jour de ferveur ou pendant une brève période de bonne volonté fugace, mais à tous les instants et jusqu'au dernier soupir. C'est pénible, je n'en disconviens point ; mais le salut est à ce prix. Le ciel, d'ailleurs, et l'amour du bon Dieu valent bien, et infiniment au delà, les quelques peines que l'on se sera données pour y atteindre.

Cependant nos efforts personnels seraient vains s'ils ne s'appuyaient sur le secours de Dieu qui, seul, est assez puissant pour nous assurer l'avantage. Nous sommes si faibles par nature, si débilités par nos chutes antérieures, si désemparés devant les tentations, que nous ne pouvons compter sur nous-mêmes. On peut dire, à peu près comme Jeanne d'Arc, que si les soldats de la foi bataillent, c'est Dieu qui donne le triomphe. D'où l'impérieuse nécessité de nous assurer l'alliance des puissances divines.

Et cela, nous avons, pour l'obtenir, plusieurs moyens d'une efficacité toujours éprouvée. Il y a, d'abord, la prière ; non pas seulement la prière, trop souvent routinière, de chaque jour, mais la prière ardente, jaillie du cœur dès le premier moment où nous nous apercevons que le démon rôde autour de nous. Il y a la réception fréquente des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, qui réparent nos défaillances et nous arment pour des luttes nouvelles. Il y a les mortifications et les actes de dévouement, qui accroissent la grâce que nous possédions déjà et nous rendent ainsi plus valeureux.

N'oublions jamais que personne ne succombe que par sa propre faute, mais que beaucoup sont tombés parce qu'ils s'estimaient au-dessus de leur valeur. L'humilité, en nous ramenant au sentiment de notre faiblesse, nous apporte une aide précieuse, puisqu'elle nous inspire une méfiance salutaire de nos moyens personnels, nous pousse à nous réfugier dans les bras toujours ouverts du Père que nous avons au ciel. C'est ce Père lui-même qui veille à ce que nous ne soyons pas tentés au delà de nos forces de résistance.

Ayons donc confiance en Celui qui, non seulement a vaincu le monde, mais qui a enchaîné les puissances infernales. Grâce à lui, avec lui, en lui, nous resterons inébranlables dans la foi et dans la vertu. Nous persévérerons dans une attitude de fidélité et d'amour ; puis, après les batailles présentes, nous connaîtrons la joie de l'impérissable revanche qui nous attend pour l'éternité. Ainsi soit-il.

ALLOCUTIONS DE MARIAGE

V

Mademoiselle, Monsieur,

« Que le Dieu tout-puissant vous unisse et que lui-même soit avec vous ! » Telles sont les paroles que le prêtre prononce au début de la messe de mariage. L'Eglise les emprunte aux premières pages de nos Livres saints où de semblables bénédictions et de pareilles prières sont souvent formulées. C'est, il me semble, pour mieux vous rappeler que dès le commencement Dieu voulut instituer lui-même et consacrer l'union de l'homme et de la femme, en en faisant la base même de la propagation du genre humain et de son existence dans le cours des siècles.

* *

Quand Dieu eut tiré du néant les cieux, la terre, les mers et toutes les merveilles que renferme l'univers, quand il eut, en d'autres termes, préparé le palais magnifique où il voulait introduire ses créatures de choix, il les créa, par un acte de son amour et de sa toute-puissance, de la façon la plus harmonieuse, la plus capable de symboliser l'union intime dans laquelle ils devaient vivre. Après leur avoir donné l'unité de substance et de nature, dans une sublime ressemblance avec lui-même, par l'intelligence, la volonté, l'amour, par toutes les puissances de cette âme spirituelle née de son souffle divin, après les avoir distingués l'un de l'autre et en quelque sorte spécifiés, il les donna l'un à l'autre. Il les bénit en leur disant : « Soyez féconds, croissez, multipliez-vous, remplissez la terre et soumettez-la à votre domination ! Votre union et votre rôle sont tels que désormais l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme, et ils ne feront qu'un. »

Si Dieu a entouré de tels soins et d'une si paternelle vigilance la première des unions humaines, sa bonté et sa volonté toute-puissante ne se sont pas démenties un seul instant dans la suite des âges. Il semble au contraire avoir apporté sans cesse une sollicitude croissante pour l'union conjugale. Il en a réglé très exactement les divers points dans la loi mosaïque, et quant à la célébration même du mariage et quant aux droits qu'il confère et aux obligations qu'il impose.

Mais sous ce rapport, comme sous tous les autres, la loi de Moïse n'était que la préparation de la loi évangélique. Elle n'était que la figure précédant la réalité, l'ombre comparée au soleil. C'est à Jésus-Christ, notre Sauveur et notre Maître, à Jésus Christ, auteur de toute grâce et de toute lumière, qu'il était réservé de sanctifier vraiment l'union de l'homme et de la femme, de la surnaturaliser en l'élevant à la dignité d'un sacrement, c'est-à-dire de l'une de ces opérations divines par lesquelles Dieu, sous la forme extérieure d'un signe sensible, sanctifie réellement par sa grâce ceux qui reçoivent le sacrement, pour en consacrer à jamais les effets.

En cet instant, je vous vois tous deux, Mademoiselle et Monsieur, réunis devant l'autel de Dieu, devant le ministre du Christ-Jésus, pour contracter cette union sainte et la contracter, comme des chrétiens doivent le faire, en demandant au sacrement, en même temps que la consécration de votre amour, les grâces nécessaires à votre vie nouvelle.

Qui donc vous a fait vous connaître ? Qui donc vous a rapprochés de la sorte et vous a amenés ici dans cette intention ? N'en doutez pas, c'est la Providence de Dieu, qui, sous le dehors de circonstances fortuites, dispose et conduit toutes choses.

Laissez-moi vous redire un souvenir de la terre d'Orient, de la terre des Patriarches et du Christ, où les premières idylles matrimoniales se sont déroulées. Vous y reconnaîtrez l'action providentielle qui vous a conduits l'un à l'autre.

C'était aux premiers temps de l'histoire du peuple de Dieu. Abraham, le père des croyants, était venu, sur l'ordre du Seigneur, dans la terre de Chanaan, la terre promise, la terre future de la Rédemption. Quand le moment fut arrivé de marier son fils Isaac, Abraham ne voulut à aucun prix l'unir à une fille du peuple idolâtre parmi lequel il était venu habiter. Il appela son serviteur, l'intendant de sa maison, et lui dit : « Jure-moi que tu ne prendras point pour mon fils une femme parmi les filles des Chananéens. Mais ce sera dans mon pays que tu iras pour choisir celle qui doit être la femme d'Isaac. »

L'intendant le jura et partit pour accomplir sa délicate mission. Il prit dix des chameaux de son maître et se mit en route pour gagner la Chaldée, la patrie d'Abraham. Il marcha jusqu'à la ville de Nachor. Arrivé près de cette ville, il s'arrêta à proximité d'un puits. C'était vers le soir, à l'heure où les femmes sortent pour aller puiser de l'eau. Alors il dit :

« Seigneur, Dieu d'Abraham, mon maître, veuillez me faire rencontrer aujourd'hui ce que je désire et usez de bonté envers Abraham, dont je suis le serviteur. Voici que je me tiens près de la source et les filles des habitants de la ville vont sortir pour puiser de l'eau. Que la jeune fille à laquelle je dirai : « Penche ta cruche, je te prie, pour que je boive, » et qui me répondra : « Bois, et je donnerai aussi à boire à tes chameaux, » que cette jeune fille soit celle que vous avez desti-

née à votre serviteur Isaac. Par là je reconnaîtrai que vous avez usé de bonté envers mon maître. »

Il n'avait pas encore fini de parler, et voici que sortit de la ville, sa cruche sur l'épaule, Rébecca, fille de Bathuel. La jeune fille était fort belle de figure. Elle descendit vers la source, remplit sa cruche et remonta. C'est alors que l'intendant courut à sa rencontre et lui dit : « Permets que je boive un peu d'eau de ta cruche. » Elle répondit : « Bois, seigneur. » Et s'empressant d'abaisser sa cruche, elle lui donna à boire. Puis elle dit : « Je puiserai aussi de l'eau pour les chameaux, jusqu'à ce qu'ils aient assez bu. » Et elle fit ainsi.

Quand les chameaux eurent fini de boire, il prit un anneau d'or et deux bracelets et, les ayant donnés à Rébecca, il dit : « De qui es-tu la fille ? Dis-le moi... Y a-t-il dans la maison de ton père une place où nous puissions passer la nuit ? »

Elle répondit : « Je suis fille de Bathuel. Il y a chez nous de la paille et du fourrage en abondance. Il y a aussi beaucoup de place pour y passer la nuit. »

Alors le serviteur d'Abraham se prosterna devant Dieu et lui dit : « Béni soit Yahwé, qui n'a pas manqué à sa bonté et à sa fidélité envers mon maître. »

Et c'est ainsi que Rébecca devint l'épouse d'Isaac, de qui devait naître Jacob, le père des douze tribus d'Israël.

Nous ne sommes plus au temps des patriarches ; mais nous sommes toujours au temps et au pays de la Providence divine, douce et miséricordieuse.

Ce n'est pas à un intendant que vous avez confié, Monsieur, la délicate mission de vous trouver une épouse. Nos mœurs chrétiennes ont apporté plus de soin encore dans le choix qui préside à la formation des foyers. Mais à part ces divergences, c'est toujours Dieu qui se charge de rapprocher les êtres qu'il veut unir. C'est lui qui a mis sur votre route la compagne que vous avez choisie pour votre vie et pour former avec vous un foyer nouveau, une famille chrétienne. Par quelles circonstances cela s'est-il fait ? Il serait trop long et inutile de le rappeler ici. C'est assurément par ces circonstances, en apparence fortuites, mais en réalité voulues de Dieu qui gouverne toutes choses.

A sa bonté, à sa distinction, à sa franchise, à son amour du bien et du beau, à son affection simple, élevée et vraie, vous avez reconnu celle que Dieu vous destinait.

Et vous, Mademoiselle, vous avez agréé, estimé, reçu et aimé celui que le ciel vous offrait. Vous l'avez pris pour votre fiancé dans un engagement réciproque, parce que vous avez trouvé en lui les qualités que vous cherchiez, la force unie à la douceur, une éducation parfaite, un cœur qui sait aimer et se dévouer, une âme courageuse qui a fait ses preuves.

La Providence vous a ainsi rapprochés pour vous unir... Que Dieu donc, non plus seulement le Dieu d'Israël, suivant les termes de l'ancienne Loi, mais le Dieu Sauveur du monde, que Notre-Seigneur achève l'œuvre de la Providence divine ! Qu'il vous unisse et qu'il bénisse votre union ! Au dire infaillible de S. Paul, son grand Apôtre, cette union, il la veut en quelque sorte modelée sur l'union qu'il a contractée avec l'Eglise, son épouse. Il la veut aussi forte, aussi parfaite, aussi indissoluble, aussi remplie d'amour. Ecoutez ces paroles par lesquelles je ne saurais mieux terminer cette allocution :

« Soyez soumis les uns aux autres dans la crainte du Christ. Que les femmes soient soumises à leurs maris comme au Seigneur, car le mari est le chef de la femme, comme le Christ est le chef de l'Eglise, son corps, dont il est le Sauveur. Or de même que l'Eglise est soumise au Christ, les femmes doivent être soumises à leurs maris.

« Et vous, maris, aimez vos épouses, comme le Christ a aimé l'Eglise et s'est livré lui-même pour elle, afin de la sanctifier... C'est ainsi que les maris doivent aimer leurs femmes comme leurs propres corps. Celui qui aime sa femme s'aime lui-même. C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme, et de deux ils ne feront qu'un. Ce mystère est grand, par rapport au Christ et à l'Eglise. »

Quel magnifique programme ! Quel tableau admirable de soutien, de dévouement, d'affection, d'amour mutuel, d'union chrétienne !...

* *

Mademoiselle, Monsieur, au nom de Dieu qui bénit les familles, je vais vous bénir. De fiancés que vous êtes, vous allez devenir des époux chrétiens, pour lesquels nous demanderons tous ensemble à Dieu prospérité et bonheur, ici-bas et au ciel. Ainsi soit-il.

VI

Quod Deus conjunxit, homo non separet.

Ce que Dieu a uni, que l'homme ne le sépare pas.

(Matth., xix, 6).

Mademoiselle, Monsieur,

Vous allez contracter devant Dieu et devant les hommes une union qui doit faire le bonheur de votre vie entière. Que jamais rien ne vous sépare ! Et si vous m'avez demandé d'être là, ce n'est pas pour vous en rappeler les devoirs.

Certes il m'eût été doux de le faire, parce que vous m'eussiez écouté de bon cœur. Mais vous les connaissez assez et vous êtes capables même de vous les redire mutuellement, si besoin en était, avec l'autorité de la vertu et le charme de l'amour. Aussi ne vous en parlerai-je pas.

D'ailleurs, vous avez autour de vous les exemples qui vous les ont appris et qui continueront à vous les montrer dans les leçons de la vie, les plus éloquentes et les plus précieuses des leçons. Vous les avez écoutées, aimées, pratiquées depuis longtemps, je n'y reviendrai pas.

I

Alors que fais-je ici ? Que faisons-nous tous dans cette église ?

Nous sommes des témoins. Je suis le témoin de Dieu et ceux qui vous entourent sont les témoins des hommes, les témoins de la société humaine. Je vais donc dire ce que je vois, ce que nous voyons tous.

Le témoin, devant un tribunal, jure de dire la vérité, rien que la vérité, toute la vérité. Eh bien ! la vérité, la voici :

Je vois en vous, Mademoiselle, une jeune fille accomplie. Ne vous en défendez pas, car vos vertus et vos qualités ne se sont pas faites toutes seules. Tout ce que je permets à votre modestie, qui est grande, c'est de reporter sur Dieu et sur les vôtres le mérite de ces qualités et de ces vertus qu'ils vous ont aidée à amasser. Et pour être avec vous tout à fait d'accord, j'ajouterai qu'il vous manque cependant plus d'une chose qui complète la femme et que Dieu va vous donner.

La première, c'est le rayonnement de l'épouse. Désormais, votre vie, toute votre vie aura son retentissement fidèle dans une autre vie. Vous serez deux dans un seul cœur. N'allez pas vivre pour vous seule ; vous sépareriez ce que Dieu a uni. Jeune fille, vous deviez être réservée. Epouse, il vous faudra vous épancher au dehors, dans la meilleure tendresse qui sera à votre foyer comme un parfum embaumant deux existences.

Le second achèvement que vous allez recevoir, c'est la dignité maternelle. C'est là un sublime appel, dont Dieu vous honorera sans doute, à lui ressembler dans ce qu'il a de plus auguste et de plus généreux : sa divine fécondité. Soyez mère comme il est père, non seulement pour la terre, mais encore pour le ciel, non seulement pour le temps, mais surtout pour l'éternité.

Enfin un troisième achèvement vous associera à sa royauté. Petit royaume, direz-vous, que le foyer. Petit par le nombre des sujets, soit, mais grand par l'amour. Et si vous savez y faire briller l'ordre et la décence, y faire resplendir la paix et chanter l'harmonie, le doux bruit du bonheur, plus enviable que la gloire et ses clairons, y tintera sans cesse.

Voilà ce que Dieu vous promet en vous donnant la grâce du sacrement, voilà ce que nous attendons de vous. Et si je me laissais aller à faire quelques prédictions, je pourrais dire : voilà ce qui arrivera, tant j'ai confiance que vous ne trahirez aucune des espérances que vous avez semées de votre jeune main dans nos vieux cœurs.

En vous aussi, Monsieur, l'homme va se compléter. Dieu va vous remettre l'épouse qu'il vous a préparée. Recevez-la de lui et, avec elle, une grâce de force, de sagesse, de douceur pour l'aimer, un peu moins que Dieu, mais beaucoup plus que vous-même. Il va vous dire : « Croissez et multipliez-vous » et vous faire part de sa paternité. Et comme si ce n'était pas assez, il posera sur votre front une troisième couronne qui fera briller en vous le maître de toutes choses et le chef de la maison. Mais souvenez-vous que, si vous êtes le chef, c'est sous l'autorité de Dieu, dont vous serez le délégué, et que gouverner est un acte de raison et aussi de bonté.

Vous savez que tout homme, dès qu'il est chef de famille, a trois grands devoirs à remplir : lutter, juger et gouverner. Vous aurez la force pour toutes les luttes de la vie. Dieu vous les tient en réserve. Vous aurez le bon jugement pour bien apprécier toutes choses, et pour peu que vous cherchiez toujours le plus grand bien de tous, votre gouvernement sera tout imprégné de bonté.

Voilà ce que nos yeux ravis verront, puisque Dieu vous unit et qu'il ne peut manquer de vous octroyer tous les secours et toutes les faveurs qui peuvent servir à cimenter dans la félicité l'union qu'il consacre par mon ministère.

II

Et vous, parents et amis de ces jeunes gens que j'unis pour toujours, quel est votre rôle en ce jour heureux ?

Le voici : regardez et témoignez.

Les voyez-vous, ces jeunes gens ? Eh bien ! c'est vous qui les avez préparés. Chacun de votre côté et chacun pour votre part, c'est vous qui les avez faits ce qu'ils sont aujourd'hui. Dites-vous en les regardant avec des yeux pleins d'affection et d'admiration : « C'est mon œuvre. » L'empreinte paternelle, ils la portent, et la marque de famille, nous la retrouvons en chacun d'eux. C'est bien vous, plus jeunes et, permettez-moi de le dire, peut-être meilleurs.

Alors recevez, dans la contemplation de ces enfants qui sont si vôtres, une première récompense de votre sollicitude.

Puis suivez-les des yeux, et quand la distance les ravira à votre regard, suivez-les du cœur, et vous verrez votre bonheur s'étendre et rayonner autour de vous. Ce sera une autre récompense.

Et vous les réunirez à votre table, à votre foyer, avec la famille dans laquelle chacun d'eux entre en conquérant, et votre bonheur grandira de plus en plus. C'est par la conquête que les nations s'agrandissent. C'est par les unions comme celle dont vous êtes les témoins que les familles s'étendent et prospèrent.

Mais j'ai hâte de faire à nos heureux d'aujourd'hui une suprême recommandation.

Vous allez partir, loin, bien loin. Le grand écueil des voyages, ce ne sont pas les grandes fatigues, ni les longues absences forcées, ni même les catastrophes meurtrières, c'est l'oubli. Quand on est loin les uns des autres, on oublie et on est oublié. Je sais bien que, dans l'âme immortelle, rien ne meurt totalement, mais tout peut s'y effacer. Il faut garder jalousement ce qui fait la force et le charme de la vie, je veux dire ces liens qui nous unissent les uns aux autres. Ce ne sont pas des chaînes de fer rigides et froides ; ce

sont des liens de cœur qui se nouent et se resserrent librement, ou bien se détendent avec le temps et la distance. Nouez et renouez les liens de la famille à toute occasion. Fortifiez-les avec soin, sinon ils se relâcheront. Nouez et renouez surtout les liens qui vous attachent à Dieu. Croyez moi, ce sont les liens essentiels, garantie de tous les autres, et n'oubliez jamais que ce sont aussi les plus fragiles et les plus exposés pour la pauvre âme humaine. Ils demandent la grande vigilance, mais aussi ils assurent la grande félicité.

En vérité, nous n'avons pas à craindre que ces liens sacrés se brisent ou même se détendent jamais en vos cœurs. Nous en avons pour garant, d'abord les racines vivaces de vertu que chacune de vos familles a fait pénétrer profondément dans vos âmes, dot plus précieuse que tout l'or du monde. Nous en avons pour garant tant de chers parents trop tôt ravis à votre affection, dont la prière garde l'habitation mortelle de votre félicité. C'est à l'ombre de leurs tombeaux, puis-je dire, que nous fêtons en ce jour la joie de votre union. Invisibles protecteurs, ils planent sur vous, sur cette assemblée, et ils vous assurent de toutes puissantes amitiés dans le monde d'en-haut, auprès de Dieu de qui tout nous vient, lumière et santé, force et prospérité.

Ils se joignent à nous, eux aussi, comme des témoins, et ils jurent avec nous que l'union sainte que vous allez contracter sera pour jamais divinement bénie. Ainsi soit-il.

A DES ANCIENS COMBATTANTS

I

Pour la bénédiction de leur drapeau

Mes chers amis,

Vous avez fait l'acquisition d'un magnifique drapeau, afin qu'il préside à vos réunions d'anciens combattants, comme jadis il présidait aux rudes combats que vous avez soutenus pour le défendre. Désormais vous vous grouperez autour de lui pour fêter la victoire, comme vous vous êtes pressés autour de lui pour la remporter.

Vous avez voulu, d'autre part, que ce drapeau soit bénit par l'Eglise. Vous n'avez fait en cela qu'imiter ceux que vous avez placés à la tête de vos groupements d'anciens combattants, qui, il y a quelques années, réunis à la cathédrale, présentèrent les drapeaux de vos différentes Sections à la bénédiction de Mgr l'Evêque.

* *

Cette bénédiction que votre drapeau a reçue, ne pourra que vous le rendre plus cher et plus sacré, et c'est évidemment la raison pour laquelle l'Eglise a composé une si belle formule de bénédiction pour les étendards militaires : « Seigneur Dieu tout-puissant, y est-il dit, vous qui êtes la source de toute bénédiction et du courage qui fait les victorieux, écoutez nos humbles prières et daignez sanctifier par votre bénédiction cet étendard militaire. Qu'il soit fort contre nos ennemis, imprenable grâce à la protection dont vous l'entourerez ; que les prières des Saints du ciel le rendent invincible et en fassent un gage certain de victoire. Vous êtes, en effet, le Dieu qui mettez fin aux guerres et secondez tous ceux qui placent en vous leur confiance. »

Puis, en remettant ce drapeau à celui qui a l'honneur de le porter, l'Eglise ajoute : « Recevez ce drapeau sanctifié par la bénédiction du ciel. Qu'il soit redoutable aux ennemis du peuple chrétien et, avec la grâce de Dieu, en son nom et en son honneur, puissiez-vous, armé de cet étendard, sain et sauf et en toute sécurité, enfoncer les bataillons ennemis [1]. »

Cette bénédiction, tous les Gouvernements, même les moins religieux, l'ont demandée pour les drapeaux confiés aux régiments chargés de garder les frontières.

Sous l'Ancien Régime, nos rois, qui se glorifiaient du titre de fils aînés de l'Eglise, le faisaient et les œuvres de Massillon renferment un magnifique discours prononcé par cet évêque après avoir bénit les drapeaux de Catinat.

En 1790, le 14 juillet, sur un immense autel élevé à Paris sur le Champ de Mars, l'évêque d'Autun, Talleyrand, célèbre la messe en présence de trois cent mille assistants et bénit les drapeaux tricolores qui vont, à la tête des troupes, remplacer le drapeau blanc de la royauté. En 1804, Napoléon Ier fait bénir les aigles qu'il promènera victorieuses par toute l'Europe. Napoléon III fera de même en 1852.

Vous le voyez, en faisant bénir votre drapeau, vous continuez de nobles traditions. Que la bénédiction dont l'Eglise vient de l'enrichir vous le fasse estimer davantage encore. Il cesse d'être un objet profane pour devenir un objet sacré, comme le sont tous les objets qui ont été sanctifiés, et rien qu'à ce titre il mériterait déjà tout votre respect.

Mais vous l'honorerez encore parce qu'il représente et personnifie la France, la France des siècles passés aussi bien que celle d'aujourd'hui. Il résume en effet par ses trois couleurs les différents étendards sous les plis desquels nos ancêtres allaient au combat. Sous les Mérovingiens et au temps de Charlemagne, l'étendard national consistait en une immense bande d'étoffe bleue ornée de l'image de S. Martin. Suspendue à un mât élevé, elle était portée sur un char à quatre roues autour duquel les guerriers francs devaient vaincre ou mourir. Sous les Capétiens, la bannière de S. Martin fut remplacée par l'oriflamme de S. Denys. C'était une grande bande d'étoffe rouge, couleur du sang répandu sur la colline de Montmartre par l'apôtre des Gaules. Cette bannière était fixée à

[1] *Pontificale Romanum, De benedictione et traditione vexilli bellici.*

une lance dorée, d'où son nom d'oriflamme. C'est seulement sous Henri IV que le fanion royal, de couleur blanche et semé de fleurs de lis, devint drapeau national.

Or quand, en 1789, Lafayette voulut choisir pour la France un nouveau drapeau, il réunit ces trois couleurs : le bleu de la bannière de S. Martin, le rouge de l'oriflamme de S. Denys, le blanc du drapeau royal, et en fit le drapeau tricolore actuel. Ce drapeau résume donc dans ses plis les gloires de toute notre histoire. Il a flotté victorieux sur toutes les capitales de l'Europe ; nos explorateurs sont allés le planter sur toutes les plages à côté de la croix qu'y avaient plantée nos missionnaires, et partout où il flotte, la barbarie fait place à la civilisation. Quelle joie pour le Français parcourant le monde de l'y rencontrer ! Quelle joie de l'apercevoir claquant au vent du large, au sommet des vaisseaux qui passent à l'horizon ! C'est la France qui avec lui leur apparaît. Quelle joie pour vous, pauvres prisonniers qui pendant de longs mois aviez été séparés de la patrie, séparés de vos parents, de vos femmes, de vos enfants, lorsqu'à votre retour de captivité vous avez revu pour la première fois ses trois couleurs ! C'était la France qui vous réapparaissait, qui vous était rendue, et avec elle vos foyers, vos familles et tous ceux que vous aimiez.

Vous honorerez ce drapeau parce qu'il est rougi du sang de quinze cent mille de vos camarades qui se sont fait tuer autour de lui, rougi peut-être du vôtre, que vous avez versé en le défendant. Que de vies sacrifiées, que d'holocaustes sanglants représente la partie écarlate de cet étendard ! Comment ne pas le porter avec respect, lorsqu'on y pense ! Ce respect, inspirez-le à vos jeunes gens et lorsqu'à l'occasion de leur enrôlement pour l'armée ou en toute autre circonstance ils le portent en tête de leurs cortèges, qu'ils évitent avec soin de le traiter comme un jouet dont on s'amuse.

Vous honorerez ce drapeau, enfin, parce qu'un jour il protégera votre cercueil. Quand vous aurez terminé votre faction ici-bas, on le portera près de votre dépouille mortelle. En compagnie de la croix, qui est le drapeau du chrétien, il marchera en tête du cortège qui vous amènera ici, à l'église, pour y recevoir les suprêmes honneurs de la sépulture chrétienne. Il présidera, là, à vos funérailles et, dans ses plis cravatés de crêpe, c'est la France en deuil, la France reconnaissante de ce que vous l'aurez défendue et sauvée, qui assistera à vos obsèques. Il vous précédera enfin au cimetière, où il s'inclinera sur votre tombe comme pour vous donner le baiser d'adieu.

* *

En attendant, mes chers amis, continuez de venir chaque année, conduits par lui, prier pour vos chers camarades tombés au champ d'honneur et saluer leurs noms, là-bas, sur le monument que vous leur avez érigé, car ils restent toujours pleins de vérité, les beaux vers de Victor Hugo si souvent répétés :

> Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie,
> Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie ;

et, pour terminer par une parole tirée de nos saints Livres, « c'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, » surtout quand ces morts ont donné leur vie pour nous sauver. Ainsi soit-il.

NOS RELIGIEUX

VI

LES RELIGIEUX ET LA PATRIE

Messieurs,

Il y a quelque chose de déconcertant, de stupéfiant même, dans la haine implacable que certains politiciens et libres-penseurs français ont vouée aux Ordres religieux. Ces hommes ignorent-ils donc que, si les religieux sont utiles à l'Eglise, ils ne sont pas moins utiles à la France ? Ou bien manquent-ils absolument de patriotisme ?

Les services que les religieux ont rendus à leur pays dans le passé devraient tout de même leur revenir à la mémoire. Ils devraient se souvenir que, si ce sont les évêques qui ont fait une nation de la cohue des Barbares devenus les occupants de notre sol, ce sont les religieux qui ont adouci ces rudes natures en les éclairant ; qu'ils ont eu le mérite de leur prêcher les vertus de l'Evangile autant par l'exemple que par la parole ; que les docteurs de nos anciennes Universités étaient des religieux ; que, dans le naufrage de la civilisation gréco-romaine, ils ont sauvé les trésors de la sagesse antique, et que ce sont eux qui, s'enfonçant dans les régions les plus sauvages, en ont desséché les marais stériles, défriché les impénétrables forêts ; qu'enfin ils ont attiré les populations dispersées autour de leurs monastères et fondé ainsi les premières bourgades et jusqu'à des villes florissantes.

Ces services, ils les ont rendus à tous les peuples modernes ; la France en a bénéficié plus que les autres nations et elle n'a jamais eu qu'à se féliciter de leur influence, soit dans son sein, soit hors de ses frontières.

C'est cette vérité que je veux mettre en lumière devant vous, Messieurs. Nous ferons d'abord quelques constatations ; nous évoquerons ensuite quelques témoignages autorisés. A la fin, je vous laisserai juges : vous direz si, oui ou non, il existe parmi nous des patriotes plus convaincus et plus ardents que nos religieux...

I

C'est la vocation même des religieux missionnaires de quitter leur pays pour aller évangéliser les pays étrangers. Ayant quitté la patrie, quelquefois pour toujours, deviennent-ils des sans-patrie ? Et ces Français, — car je ne parle que des nôtres, — loin de la France, l'oublient-ils et ne font-ils rien pour elle ?

Je réponds, Messieurs, que ces Français, séparés de leur pays par des milliers et des milliers de lieues, font plus pour lui que moi, que vous, que l'immense majorité de nos compatriotes.

Que font-ils donc?

Ils font, dans le monde entier, aimer et bénir la France. Leurs innombrables œuvres de bienfaisance, leurs vertus, leur loyauté, leur désintéressement excitent partout le respect et, en même temps, l'admiration et l'amour des indigènes pour la nation généreuse qui les leur envoie. Partout leur influence morale profite à la patrie. Nous pouvons apporter à l'appui de cette assertion d'irrécusables témoignages.

Un protestant à qui les choses des missions sont familières, écrit : « Les dignes enfants de S. Vincent de Paul, partout où ils ont exercé leur ministère de charité, d'instruction et d'évangélisation, ont contribué au bon renom de la France et maintenu son prestige. Ce sont les Lazaristes qui ont préparé les indigènes d'Algérie à accepter la domination et ceux de Tunis à accepter le protectorat de la France... Ce sont ces mêmes Lazaristes, avec les Jésuites, qui nous ont valu, par leurs services, tout ce que nous avons de sympathies à Madagascar, grande île tant de fois arrosée de leur sang, aux Antilles, en Chine, en Indo-Chine, à la Nouvelle Calédonie et jusque chez les Canaques[1]. » Les Pères de Picpus ont, de même, fait avancer la France aux Iles Marquises et aux Iles Sandwich ; les Frères de Ploërmel en ont fait autant chez les nègres du Sénégal, les Pères du Saint-Esprit au Congo et au Soudan, et les Pères Blancs en Algérie et dans l'Afrique équatoriale.

Je parlais tout à l'heure de la Cochinchine. Nos missionnaires ont été également les premiers à nous faire connaître le Tonkin et le Cambodge, l'Annam et le Laos, tous ces pays qui sont devenus l'Indo-Chine française. On pouvait voir, à l'Exposition coloniale de 1931, « la collection des livres qu'ils publièrent du XVIe au XIXe siècle et qui constituaient déjà, lors de notre première expédition, une riche et utile littérature. » En 1787, Pigneau de Béhaine fait signer à Versailles un traité avec le roi de Cochinchine, Gia-Long, et, par la flotte et l'armée qu'il a su organiser, sauve le trône de ce prince qui réunit sous son sceptre toutes les terres annamites. C'était le premier contact de la France avec ces lointains pays, et c'est un évêque missionnaire français qui l'avait amené, car Pigneau de Béhaine était évêque d'Adran. C'est lui le fondateur de l'influence française en Extrême-Orient[2].

En Amérique, ces mêmes religieux ont fait du Canada une seconde France ; à Baltimore et à New-York, à Saint-Louis, aux rives des immenses fleuves qui arrosent le pays, ils ont bâti des villes, ils ont créé des chrétientés magnifiques.

C'est l'amour des âmes, sans doute, qui entraîne vers les Wallis d'abord, vers la Calédonie ensuite, les premiers Français qui vécurent dans ces îles : les missionnaires Maristes, amenés par la corvette *Bucéphale*. Mais attendez. Le jour de Noël 1843, un autel fut dressé sur le rivage, et une messe en armes, aussi émouvante que solennelle, fut célébrée. Durant dix ans, ces pionniers vécurent dans les doubles affres de leur ministère parmi les cannibales et de leur inquiétude de voir les Anglais prendre possession de l'Archipel. Louis-Philippe n'avait point de hâte; il décora le vicaire apostolique de Calédonie pour sa bonne volonté française et ne prit aucune décision. Mais le prélat ne se découragea point. Ses patriotiques requêtes, à la fin, retinrent l'attention de Napoléon III. Le 2 septembre 1853, le drapeau français fut hissé à côté de la croix de la Mission[1]. Ils étaient partis, ces missionnaires, pour prêcher l'Evangile et, de leur dévouement, la France profitait autant que l'Eglise.

Lavigerie, un si grand évêque et un si grand Français qu'à sa mort la France fut en deuil, a voulu attacher à la France l'indigène africain. Qu'a-t-il fait pour réaliser sa noble ambition? Il a fondé les Pères Blancs, chargés de vivre au milieu de nos protégés d'Afrique, et il les envoya fonder à leur tour, jusque dans le désert, des orphelinats arabes, des hôpitaux, des écoles. Ses premiers missionnaires, — des religieux, des moines, — furent massacrés. D'autres accoururent prendre leur place, et ils sont aujourd'hui les meilleurs collaborateurs du protectorat français à travers tout le continent noir, jusqu'aux Grands Lacs où ils contribué en première ligne à établir le prestige et l'influence de la France.

Qui nous a donné le Tonkin? Ferry? Nos agents civils? Nos soldats?... Nos courageux missionnaires avaient précédé, sur ce dangereux territoire, tout ce monde-là ! Au milieu du XIXe siècle, la persécution, au Tonkin comme en Chine, est constante. Ils ne se découragent pas. Les uns meurent, d'autres les remplacent. Chaque année produit des martyrs, comme le printemps ses fleurs et l'automne ses fruits. « La prédication n'est pas arrêtée ; le sang des martyrs produit au centuple[2]. »

En 1854, le seul vicariat du Tonkin Occidental comptait environ 180.000 baptisés. La Propagande avait dû scinder le territoire confié à Mgr Retord et créer pour son ancien coadjuteur, Mgr Gauthier, lui-même chef intrépide, un vicariat du Tonkin méridional, avec 70.000 catholiques[3]. La France pourrait bientôt venir. Dans les civilisations embryonnaires, la constitution d'une nationalité se trouve généralement liée à une forme religieuse spéciale, et le gouverneur le plus habile n'y fera rien de bon s'il n'use de l'influence de la religion. On réduit les peuples par les armes; on les gouverne par les lois; c'est par la religion qu'on les civilise et qu'on se les attache. Nos missionnaires avaient semé; la moisson mûrissait, la France pouvait venir; elle vint...

[1] Bonnet-Maury, *Les Missions chrétiennes*.
[2] Henri Gourdon, *L'Indochine (Revue des Deux Mondes*, 15 octobre 1931).

[1] Maurice Leenhardt. *Revue des Deux Mondes*, 15 sept. 1931.
[2] Chan. Trochu, *Le Bienh. Théophane Vénard*.
[3] *Ibid.*

Un missionnaire écrit, sur ces lointains apôtres, à l'occasion de la mort d'un confrère décédé en Annam après quarante six ans d'apostolat, ces lignes sincères : « Tout en travaillant à étendre la religion catholique, les missionnaires font en même temps aimer la France. Notre patrie les compte parmi ses plus habiles ouvriers dans les contrées lointaines. Ils sont là-bas les pionniers pacifiques de notre civilisation. Et c'est pourquoi ils sont toujours respectés et aimés dans tous les milieux européens aussi bien qu'indigènes, où ils passent [1]. »

Je vous citerai tout à l'heure d'autres témoignages ; ils ne feront que confirmer celui-là. Toute l'histoire moderne et contemporaine crie la générosité du patriotisme de nos missionnaires et l'importance de leurs services.

Les hommes qui ont voté l'ostracisme cruel que nous savons contre les religieux, ont-ils pensé à toutes ces souffrances, à toutes ces morts de martyrs, à ces grandioses services rendus ? Ont-ils eu un instant l'idée que ces pionniers de la foi étaient aussi les pionniers de la grandeur française ?

Je sais, ils n'ont pas voulu atteindre ceux qui travaillent à l'étranger. C'est si vrai que nos gouvernements, même dits anticléricaux, les subventionnent et les décorent. Pour eux comme pour Gambetta, qui a popularisé ce mot fameux : « L'anticléricalisme n'est pas un article d'exportation. » Mais comment ne voit-on pas qu'une telle politique est illogique et que la conduite qui en dérive est absurde ? Comment ? Vous voulez avoir des religieux dans vos colonies et, en France, vous ferez tout votre possible pour éteindre la vitalité des Congrégations religieuses ? « Une nation, dit un journaliste avec beaucoup de sens, n'exporte qu'à la condition de produire. Les missionnaires ne sont un article d'exportation dans les colonies qu'après avoir été un article de fabrication dans la métropole. Un religieux, une religieuse ne s'improvise pas. Les admirables vertus qu'apprécient à un si haut degré les politiques avisés, ne s'obtiennent chez un homme ou chez une femme que moyennant une préparation spéciale, moyennant une immersion préliminaire, pour ainsi dire, qui est celle de la congrégation métropolitaine, aussi libre et aussi florissante qu'il se peut. C'est là que l'on arme pour l'apostolat, pour l'exil, pour le martyre, des âmes qui, sans l'existence et sans l'attraction des monastères, seraient restées des âmes quelconques, perdues dans la masse du public [2]. » N'est-ce pas le bon sens ?

Une nation qui persécute les Ordres religieux ne fait tort qu'à elle-même. Dans le pays ou hors du pays, ces Ordres religieux vivront toujours. Chassés d'ici, ils iront plus loin planter leur tente ; ils travailleront chez un autre peuple et feront à l'étranger le bien qu'il leur est interdit de faire à leur patrie. La religion leur fait un devoir de la

[1] M. Raineau au sujet du P. Gagnaire, des Missions Etrangères (*La Croix*, 16 nov. 1931).
[2] *L'Univers*, 17 avril 1899.

fraternité, et, pour eux, l'âme d'un sauvage vaut l'âme du plus civilisé de leurs compatriotes. Vous, pendant ce temps-là, vous vous privez d'une somme de dévouement énorme et le plus souvent gratuite. Vous triomphez du succès de votre tyrannie ; vous exultez de vous être débarrassés d'hommes inoffensifs ou d'innocentes femmes, en violation de la plus sacrée des libertés, la liberté individuelle ; et pendant que vous vous livrez à votre folle joie, vous ne voyez pas que vos lois iniques ont déjà fait des ruines et créé de nouvelles douleurs.

Partout, l'activité des Congrégations françaises est admirable et féconde. Elles sont allées porter l'Evangile jusqu'aux extrémités du monde et, avec l'Evangile, le nom, la langue et le prestige de la France. Exilés volontaires, leurs membres sont les plus hardis, les plus décidés, les plus ardents des missionnaires. Qu'est-ce qui les arrête ? Rien. Ils s'en vont à travers les tempêtes de l'Océan et les sables des déserts, jusque dans la brousse, jusque dans les glaces du Pôle, dans les régions inexplorées, chercher des âmes à conquérir à Jésus-Christ. Etablis au milieu des peuplades sauvages, ils les civilisent en les christianisant, mais croyez bien qu'ils n'oublient jamais qu'ils sont Français. Leur attachement à leur patrie, comme les services éminents qu'ils lui rendent, sont connus de l'univers entier et reconnus même par leurs ennemis.

Nos religieux ont transporté la France avec eux partout où ils se sont établis. Une maison de religieux ou de religieuses, là-bas, au cœur des continents ou dans les plus lointaines îles, c'est comme une petite France qu'on y aurait transplantée. Là on connaît notre langue, notre histoire, notre prestige, notre empire, notre bienfaisant génie. La grande France ne remerciera jamais assez ces hommes et ces femmes qui l'ont quittée pour la mieux faire connaître au loin.

Ce n'est pas tout ; la France, ils l'honorent autant qu'ils la servent. Tous les voyageurs, tous les explorateurs vous le diront.

II

Ils honorent la France, dont ils font connaître le grand cœur ; ils font plus : ils répandent son esprit en enseignant sa langue, comme je viens de vous le dire. Parlant seulement de la Syrie, le général Weygand, qui les a vus à l'œuvre, leur a rendu ce témoignage : « Si le Français arrivant en Syrie a la joie d'entendre parler sa langue, si l'officier et le fonctionnaire trouvent immédiatement tant d'affinités dans un pays inconnu d'eux, si malgré nos erreurs l'inclination pour la France ne s'y dément pas, c'est grâce à nos religieux et à nos religieuses qui y ont apporté, avec l'esprit de Dieu, ce qu'il y a de plus précieux parmi les qualités françaises : le jugement, la charité, la justice [1]. »

[1] Alfred Doumic, *Les Prix littéraires à l'Académie*, Déc. 1931.

Ce glorieux témoignage vous le prouve : s'ils n'ont pas pour but positif et premier de travailler pour la France, leur action n'en est pas moins des plus utiles à leur patrie. Installés avant toute administration civile dans les pays qui relèvent à l'heure présente de notre empire colonial, ce sont eux qui ont préparé les voies à notre investissement. Et ils l'ont préparé, parce que les habitants ont connu par eux la loyauté, la bonté, la beauté de la France.

L'estime qu'on est forcé d'accorder à ces apôtres rejaillit sur leur pays d'origine, et comment ne pas les estimer quand, les préjugés tombés, on les voit à l'œuvre ?

Pendant que les Sœurs missionnaires soignent les infirmes, les blessés, les malades, instruisent les petites filles, s'occupent de toutes les œuvres capables de relever et d'élever la femme, surtout en vue de l'organisation de la famille régulière, base de toute société et de toute civilisation, les religieux missionnaires évangélisent les peuplades, soignent souvent les corps eux aussi, mais s'attaquent surtout aux âmes, fondent des hôpitaux, construisent des écoles. Les uns et les autres font dans les pays barbares et sauvages qui, grâce à leur zèle, bientôt ne le seront plus, ce que les anciens religieux ont fait au sein du monde païen : en christianisant, ils libèrent, humanisent et civilisent. C'est grâce à nos religieux missionnaires que la France est apparue au loin comme la nation la plus civilisée et la plus civilisatrice qu'il y ait dans le monde.

Voici maintenant le témoignage d'un écrivain militaire : « Le changement de religion est le plus important facteur de transformation sociale, dit-il. Un indigène converti par un missionnaire français est aux trois quarts français, car il a donné à notre civilisation le gage le plus profond d'attachement qui existe. »

C'est, en d'autres termes, ce qu'a écrit Mgr Puginier qui a tant fait pour nous dans l'Annam : « Tout païen qui se fait chrétien devient en même temps un ami de la France. » Il suit de là, ajoutait l'évêque, que « plus le nombre des chrétiens annamites augmentera, plus la France comptera d'amis en ce pays. Le nombre des adversaires diminuera dans la même proportion, et les révoltes contre notre protectorat ne seront plus à redouter. On ne soupçonne pas l'influence bienfaisante exercée par quelques poignées de chrétiens perdus au milieu des païens, comme des sentinelles avancées. Ils parlent en bonne part de la France et détruisent une foule de préjugés. » Nos religieux missionnaires sont donc des conquérants dont les conquêtes vont à la France.

Un député, porte-parole des sectaires, a prononcé, à la tribune du Parlement, un violent discours contre les missions : « Le plus sûr agent de la guerre, a-t-il dit, c'est le missionnaire. » A ses yeux, le missionnaire, par des excès de zèle, provoquait les révoltes chez les indigènes et les poussait à des réactions violentes et sanglantes contre la mère-patrie. La conclusion était naturellement qu'il fallait les frapper comme tous les autres religieux.

Or, cette accusation, qu'elle vienne de l'aveuglement anticlérical ou d'un manque d'information, est une calomnie. L'intervention des gouvernements européens en faveur des missionnaires catholiques est extrêmement rare, et nous ne voyons pas qu'ils aient provoqué les conflits sanglants dont on parle. Il y a eu l'intervention de la France dans les affaires de Tahiti ; or, Pritchard, qui en fut l'occasion, était un ministre protestant. Il y a eu celle de l'Angleterre et de ses alliés aux Samoa et aux Philippines, celle de l'empire allemand en Chine, qui commença par l'occupation de Kiao-Tcheou, et finit, après l'assassinat du ministre d'Allemagne, par le siège des légations : les missionnaires catholiques, dans ces deux cas, furent victimes et non pas causes responsables.

Non, nos missionnaires ne font pas naître la guerre : encore une fois, c'est une calomnie... La vérité, c'est que là où ils sont, la France s'implante et grandit. Ecoutez encore cet aveu, le plus sincère et le plus impressionnant de tous. En 1860, Fuad Pacha disait au consul de France en Syrie : « Je ne crains pas les quarante mille baïonnettes que vous avez à Damas. » Et lui montrant un groupe de religieux : « Je crains les robes que voilà ! » — « Pourquoi ? » demande le consul. — « Parce que ces soixantes robes font germer la France dans ce pays ! » Ces paroles étaient d'un profond psychologue et d'un homme politique qui voit clair.

La France d'aujourd'hui, Messieurs, commence à s'apercevoir que ses gouvernements n'ont pas seulement dérogé à la justice, mais qu'ils ont fait une faute politique impardonnable en persécutant les religieux et en stérilisant, de ce fait, le recrutement et l'influence des Congrégations. La relève ne fonctionne plus comme jadis, et la France y perd plus qu'on ne peut dire. Sous peine de mourir, nos Congrégations prennent des recrues étrangères, et il arrive ceci, qui était à prévoir et qu'on n'a pas voulu prévoir : la diminution de l'influence intellectuelle, morale et commerciale française, en attendant une ruine inévitable au profit des nations concurrentes [1].

Un écrivain qui a parcouru le monde et qui a vu les religieux à l'œuvre dans tous les pays, a jeté, dans un livre que vient de couronner l'Académie, un cri d'alarme qui est aussi un cri d'angoisse patriotique : « La vraie propagande, dit il, exige un effort constant, très long, soutenu par des gens dont l'exemple s'impose. Ni les ambassadeurs, trop loin du peuple, ni les consuls, trop commerciaux, ni les Chambres de commerce, ni les troupes théâtrales, ni les équipes sportives, victorieuses un an, battues plus tard ; non, les religieux, rien que les religieux ! Quand vous n'en

[1] M. Germain Martin, membre de l'Institut et député radical-socialiste de Lodève, retour d'Amérique, a déclaré que les auditoires aptes à comprendre notre langue deviennent plus difficiles à recruter et que la clientèle riche qui, jusqu'à ce jour, n'avait de desirs que pour les articles de Paris, tourne ses regards vers d'autres capitales.

aurez plus, votre influence sera perdue. Voilà ce que le grand public doit savoir [1]. »

Il ressort de tout ceci, Messieurs, que les coups portés aux Ordres religieux ne sont pas seulement des coups portés à l'Eglise : la France et la société elle-même en sont atteintes, et cruellement.

Non, ne dites pas que nos religieux ont été, sont encore inutiles à la France. Ce n'est pas vrai et c'est injuste. Ce qui est vrai, c'est que, par la faute d'un Waldeck-Rousseau et d'un Combes, — nom sinistre, — la disparition de ces bons Français et de ces bonnes Françaises a causé d'irréparables dommages.

Ce qui est vrai, c'est qu'en tarissant la source de tant de dévouements volontaires et gratuits, les persécuteurs ont augmenté la misère publique, car, ces serviteurs gratuits, il a fallu les remplacer par des serviteurs grassement payés et toujours plus avides d'argent.

Ce qui est vrai, c'est qu'on a privé notre peuple, où fermentent tant d'éléments de trouble, de ces exemples d'abnégation, de désintéressement, de fraternité qui sont des moyens d'entraîner dans le bien.

Ce qui est vrai, c'est que les fanatiques d'irréligion qui ont voté la loi de proscription, ont privé les malades, les abandonnés, les malheureux en un mot, de secours qui ne seront remplacés par rien ni personne.

Ce qui est vrai, c'est que des missionnaires partent chaque jour pour l'Afrique, l'Extrême-Orient ou l'Extrême-Nord, en Abyssinie, en Algérie, en Chine, au Japon, en Indochine et en Mandchourie, dans l'Ouganda, au Soudan, des missionnaires, dis-je, qui ne sont plus des Français, mais des Italiens, des Allemands, des Canadiens, lesquels travaillent là où ils sont, pour la religion sans doute, mais aussi, par leur seule présence, pour leur propre pays d'origine.

Ceux qui vivent aux colonies, et qui voient les choses de près, reviennent des préjugés sectaires. Depuis Pombal, les Portugais ont perdu leur rang de puissance coloniale, parce que, méconnaissant ce principe, ils ont cru pouvoir se passer de la religion et des religieux. L'Angleterre et la France, et l'Italie elle-même, ont prospéré comme puissances coloniales, parce qu'elles ont usé de la religion et des religieux.

Il y a, dans ces deux faits historiques, une leçon de choses que nos gouvernements feront bien de retenir.

Vous aviez cru, ô proscripteurs, en expulsant les religieux, mériter la reconnaissance de la patrie ; vous avez mérité sa réprobation, car vous avez fait preuve d'une lamentable oblitération du sentiment national et d'un stupide oubli de l'humanité ! Au moment où la persécution, cent ans après le Consulat libérateur, allait de nouveau s'abattre sur eux avec la loi néfaste de 1901, la France ne comptait pas moins de cent quatre Instituts de prêtres ou de Frères, et de quatre cent trente-sept Congrégations de femmes, non comprises les communautés particulières, locales et autonomes, ni les maisons religieuses reliées entre elles uniquement par la communauté des mêmes fondateurs ou fondatrices et de la même Règle, celles-ci au nombre de trois cents. Nos trente-cinq mille religieux et nos cent vingt-cinq mille religieuses instruisaient deux millions d'enfants, soignaient deux cent mille malades, recueillaient cent mille orphelins et plus de cent mille vieillards ; neuf mille prêtres missionnaires, quatre mille Frères, trente-quatre mille religieuses, enfants de notre pays, portaient à des millions d'infidèles la doctrine et la charité de la Sainte Eglise catholique [1]. Quelle armée, Messieurs, et quelle force au profit de la France !

Dieu merci, si on les a affaiblis en entravant par des lois antifrançaises leur recrutement normal, on n'a pu éteindre leur sainte ardeur. Partout où ils le peuvent, ils poursuivent leur travail de fourmis avec une persévérance et un esprit de suite admirables, puissants auxiliaires dans cette tâche gigantesque : imposer notre langue nationale aux peuples étrangers [2]. Souvenons-nous toutefois, Messieurs, que nous avons dans les autres peuples de l'Europe des rivaux qui ne se soucient pas, eux, du péril clérical et qui bientôt auront pris notre place, si nos gouvernants se laissent hypnotiser longtemps encore par un fantôme...

Je m'arrête ici, et laisse ces pensées à vos réflexions.

VII

LA VIE MISSIONNAIRE

Messieurs,

Je vous ai montré, dans ma dernière conférence, le rôle patriotique de nos religieux missionnaires hors de France, les services qu'ils lui rendent, l'honneur qui en rejaillit sur notre pays. Je veux y insister aujourd'hui, en dépeignant à grands traits la vie qui est la leur dans les lointaines contrées où ils portent, en même temps que la croix, le drapeau de la France.

Le monde, en général, n'a aucune idée de ce que sont au juste ces religieux qu'on appelle des missionnaires. Comme en général la géographie physique et humaine lui est inconnue, il ignore à peu près tout de l'existence menée par eux dans les régions où leur zèle les pousse et dans lesquelles ils resteront, quelquefois, jusqu'à ce qu'ils succombent tragiquement ou non, sans jamais revoir le cher rivage qu'ils ont quitté.

Après les avoir vus à l'œuvre dans le passé et dans le présent, suivons-les par delà les mers, sur les continents barbares et jusque dans les îles perdues, et tâchons de nous rendre compte, autant du moins que cela est possible, car il est extrêmement varié, du genre de vie de ces hommes étonnants sur le théâtre de leur apostolat.

[1] E. de Keyser, *Le grand Péril de la France missionnaire.*

[1] Mgr Baudrillart, *La France et les religieux.*
[2] Aymonier, *La langue française et l'enseignement en Indochine.*

Vous ne pourrez, après m'avoir entendu, j'en suis sûr, refuser votre estime, votre sympathie profonde, que dis-je ? votre admiration enthousiaste à des concitoyens dont un si grand nombre sont de véritables héros.

I

Avant de partir pour leur mission, nos modernes apôtres, Messieurs, ont dû déjà déployer d'énergiques efforts. Il leur a fallu prendre, une fois leur vocation étudiée et décidée, la résolution de quitter leur famille, combattre contre ceux qu'ils aiment et qui, alarmés à la pensée de ce qui les attend, veulent les retenir, triompher de leur sensibilité et de leur cœur, briser les plus doux liens, entrer dans un séminaire préparatoire.

Là, le devoir professionnel les a tout de suite saisis. Ils ont dû se préparer longuement. Ils étudient la théologie et toutes les sciences ecclésiastiques. Ils s'initient, de plus, à tous les métiers et sciences qui ont des chances de faciliter leur ministère futur au milieu de populations démunies de tout. Ils seront donc, au moins un peu, charpentiers, menuisiers, maçons, couvreurs, médecins, et même sans-filistes.

Après ces études générales et pratiques, ils feront les études spéciales de ceux qui ont une vocation particulière. Quand ils seront prêts, ils partiront, emportant dans leurs minces bagages ces ressources diverses et, par-dessus tout, leur foi et leur zèle.

Ce n'est pas tout. Arrivé dans la mission à laquelle il est destiné, il faut d'abord que le missionnaire apprenne la langue du pays, qu'il apprenne à la parler, qu'il apprenne à l'écrire, et ce n'est pas une petite affaire ! Il a ensuite à approfondir les religions qu'il aura à combattre : Brahmanisme, Bouddhisme, Taoïsme, Confucianisme, Shintoïsme, Fétichisme de toutes nuances. Paré pour le travail qu'il va entreprendre, il va faire de longs et épuisants voyages dans des contrées inconnues, exposé à toutes les surprises et à tous les périls.

Un poste lui est enfin assigné. Là, un rude apostolat l'attend. Il est loin de sa famille, loin de sa patrie, dans une solitude d'âme parfois effrayante, et le champ qui lui est donné à défricher est immense et hérissé de difficultés qui, à d'autres, paraîtraient insurmontables.

Entrer en communication avec les gens qui l'entourent, aborder les questions religieuses et prêcher l'Evangile à des populations abruties par des siècles de paganisme et d'habitudes vicieuses, ce n'est pas là, il faut l'avouer, une entreprise commode. Mais le missionnaire n'est pas venu de si loin pour faire des choses commodes. Il se met à l'œuvre, et à Dieu va !

Avec le temps, il fait quelques prosélytes : sa bonté, sa douceur, sa serviabilité, la pureté de sa vie, la grâce qui l'accompagne attirent les meilleurs, et s'il ne succombe à la peine ou à la haine des méchants, un jour luira enfin où il aura fondé une chrétienté. Il y aura mis une vie ; plusieurs autres apôtres seront venus à la rescousse ; mais l'Eglise compte une province de plus et des milliers d'âmes qui eussent été perdues sont éclairées et sauvées. Mais à quel prix, Messieurs !

Ces résultats aussi nombreux que magnifiques sont obtenus au prix de travaux, de fatigues, de dangers dont n'ont pas l'idée les détracteurs qui écrivent, contre ces hommes et ces femmes admirables, des articles enflammés d'indignation, dans leur cabinet paisible ou sur une table de café ! Il y en a, comme les apôtres de l'Extrême-Nord, qui remplissent leur ministère presque constamment dans la glace et dans la neige, qui voyagent traînés par des chiens, — loyales et vaillantes bêtes ! — par trente degrés au-dessous de zéro, qui couchent dans cette neige quelquefois l'estomac vide, sac et bouteille-thermos étant gelés, qui traversent des régions de glace extrêmement périlleuses, comme celles de la mer de Behring, exposés aux pires maladies et quelquefois aux plus cruels traitements.

Un exemple : Je vous transporte dans l'Athabaska-Mackensie. Les missionnaires sont dans une région de deux cent mille kilomètres carrés. Neuf à dix mille habitants. Huit à neuf mois de neige. Une température moyenne de 40 à 50°, naturellement au-dessous de zéro ! Ils sont là de quarante à cinquante missionnaires ; des Bretons, des Manceaux, des Provençaux, trois races qui, comme on dit, n'ont pas froid aux yeux. Il le faut, car quelle vie est la leur ! L'un d'eux, le Père Lailly, nous la dépeint en partie dans cette confidence faite à la veille de sa mort. « J'ai bien marché à la raquette (espèce de semelle pour marcher dans la neige), dit-il, pour faire et refaire les cinq cents kilomètres qu'il y a du lac Athabaska au Fort Vermillon, sur la rivière de la Paix, sans parler d'innombrables courses pour visiter mes sauvages ou procurer des vivres aux orphelins des Sœurs Grises. J'ai fait ces voyages aux temps si durs des commencements, alors que nous n'avions que des habits de cuir d'orignal (l'orignal est l'élan d'Amérique), qui se recroquevillaient en séchant après s'être imprégnés de nos sueurs et nous forçaient à aller demi-courbés. Il m'arriva de courir trente-huit heures sans répit, sous la menace de mourir de faim. Un jour, j'arrivai à l'Athabaska exténué, n'ayant pu mordre, à cause de mes dents malades, dans une boulette de permican (viande sèche pulvérisée et mêlée de suif) que j'avais pour toutes provisions et que je n'avais pu faire dégeler, ayant perdu mon briquet batte-feu. Tout cela, ajoute le brave et saint homme, je l'ai enduré, j'étais fort, j'avais bonne volonté. Ce à quoi je n'ai pu me faire, ç'a été la soif... Que j'ai donc envié le sort des chiens lapant la neige pour se désaltérer ! Il a fallu bien aimer le bon Dieu et les pauvres âmes, allez, je le vois bien maintenant, pour supporter cela ! [1] »

Cette page si simple, si pieuse et si poignante vous donne une idée, Messieurs, de ce qu'endurent nos missionnaires dans ces pays voisins du Pôle.

Les voici maintenant sur un autre théâtre.

En Afrique, en Océanie, à l'Equateur, ce n'est plus le froid, c'est la chaleur torride, plus redoutable que la neige et la glace. Ce sont les fauves, les insectes, les scorpions, les reptiles, les fièvres paludéennes, la maladie du sommeil, la fièvre jaune, de longues et atroces agonies [2]. Mais ici encore, Dieu bénit les efforts désintéressés de ces hommes admirables.

Pour n'en citer qu'un exemple, voici, dans cette Afrique dont l'évangélisation fut commencée au siècle dernier par le Père Libermann, voici la Libéria, la Côte d'Ivoire, la Basse Volta, le Dahomey, le Bénin, la Nigéria. Tous ces pays, inclus dans l'immense courbe du Niger, couvrent une superficie d'un

[1] Cité par Mgr Baudrillart, *La France et les Religieux*.
[2] Depuis 1824, le seul Institut de Ploërmel a perdu dans nos colonies plus de 300 religieux, morts de la fièvre jaune. D'autres Congrégations en ont perdu autant et plus.

tiers plus grande que celle de la France. Or, quand les Missionnaires des Missions Africaines de Lyon les prirent pour champ d'action, on ne peut imaginer dans quelle affreuse dégradation ils en trouvèrent les sauvages habitants. En 1890, le 30 mars, à Abomey, capitale du Dahomey, Béhanzin prenait possession du trône de son père. Grande réjouissance populaire. Pour commencer, cinquante captifs et cinquante captives sont amenés dans la cour du Palais. Un soldat est près de chacun. A un signal donné, cent têtes roulent en même temps sur le sol. Dans la journée, la foule admire un arbre singulier. Pas de feuilles, seulement des branches, mais au bout de chaque branche une tête humaine sanglante. Partout des cadavres mutilés. Le spectacle était d'une indescriptible horreur. Béhanzin passait au milieu de cette boucherie et, à chaque pas, commandait quelque nouvelle immolation. C'était la coutume depuis des siècles, dans ce pays, que le sang devait couler à flots à l'avènement d'un nouveau roi, sans doute pour bien faire entrer dans l'esprit du peuple que le monarque a droit de vie et de mort et qu'il en userait ! Ce n'en étaient pas moins des atrocités innommables.

Dans ces mêmes pays, se pratique le plus hideux cannibalisme, la plus répugnante anthropophagie provoquée parfois par l'exaspération de la faim, souvent aussi par une singulière et effrayante mystique qui consiste à donner, en les mangeant, à ceux qu'on aime, une sépulture digne d'eux.

Là encore régnaient, rois de l'opinion, maîtres du peuple, les féticheurs préposés au culte des esprits, véritables incarnations du diable. Là, la femme était rabaissée au rang des bêtes. Là, la polygamie sévissait avec toutes ses conséquences de désordre et d'immoralité. Là, l'esclavage était une loi sociale d'une implacable dureté. Il n'y a pas si longtemps que cela se passait dans cette Afrique alors si sauvage, barbare et misérable, un peu plus d'un demi siècle. Or, aujourd'hui, en 1932, après soixante ans d'évangélisation, il n'y a plus d'orgies sanglantes, il n'y a plus d'anthropophagie, il n'y a plus de polygamie, l'esclavage a disparu et la vie chrétienne fleurit et progresse tous les jours. N'est-ce pas magnifique ?

Voilà le travail des missionnaires et leur récompense, après tant de périls bravés et tant de souffrances endurées. Et après, quoi ? Une mort obscure ou le martyre. Il est vrai, dans presque tous les pays du monde, la religion peut aujourd'hui être prêchée à peu près librement. La Chine, la Corée, le Japon, qui ont massacré plus de missionnaires que la Judée n'a immolé de prophètes, sont devenus moins féroces. Ils le sont pourtant encore, par crises, et bien des Pères sont tombés au cours des récentes révolutions chinoises. Mais rien n'arrête l'apostolat catholique, rien ne l'arrêtera. « Allez, a dit Jésus, enseignez toutes les nations ! »

Après cette rapide description de leurs privations, de leurs souffrances, de leur mort, ayez la bienveillance de me prêter encore quelques instants d'attention ; vous n'auriez pas une juste idée de l'incomparable valeur de nos héros si je ne vous disais au moins quelques mots des milieux où ils exercent leur zèle et de l'opinion de ceux qui les voient à l'œuvre.

II

On connaît aujourd'hui, on peut dire à fond, ces populations que les missionnaires entreprennent d'évangéliser et de civiliser, et au salut desquelles ils se donnent corps et âme. Or, ce qu'ils trouvent dans les pays de missions qui leur sont assignés par leurs supérieurs, ce sont des races dégénérées et arriérées, ignorantes de tout et plus spécialement des lois morales, en partie animalisées. Leur religion, loin de les améliorer, les maintient dans leur abrutissement. Au reste, les cultes varient, en ce sens qu'ils se traduisent différemment selon les régimes, mais tous sont idolâtriques. Ils admettent une puissance suprême, et en cela ils rejoignent la croyance universelle ; mais les puissances les plus honorées et les plus redoutées sont les puissances mauvaises, les esprits logés dans chaque être et dans chaque objet, dans l'animal, dans l'arbre, dans la pierre, dans le mystère d'un bois sacré. Le diable en personne trouve, en ce pays, des fidèles qui lui offrent des sacrifices sanglants et se livrent en son honneur à des danses et à des combats.

Comme ministres de ces cultes étranges et repoussants, des sorciers, des féticheurs, des griots, ceux-ci à la fois sorciers, chanteurs et musiciens. Personnages puissants dont le missionnaire devra se méfier, car s'il n'a pas le pouvoir surnaturel dont il se vante, son influence est grande et il ne reculera devant rien pour ne pas la perdre. Malheur à l'imprudent qui s'égare dans certains coins de la forêt où s'accomplissent les rites secrets du fétichisme, il n'en sortira pas vivant !

C'est à ces peuplades que les religieux missionnaires portent l'Evangile et donnent leurs soins et leur vie.

Quant aux pays, il arrive qu'ils sont redoutables à tous égards, mais le plus souvent assez hospitaliers. On aime à reconnaître à l'âme des noirs de réelles qualités : sentiment de l'honneur, de la justice, endurance, égalité d'humeur, puissance de l'instinct religieux. Mais en revanche, la nature y est généralement malsaine, ennemie. Pas de chemins, des pistes qui vous égarent, des rivières qu'il faut passer à gué, au risque de se noyer. Ici de la neige, là l'insupportable et débilitante chaleur, les moustiques féroces qui creusent des plaies dans la chair, la dyssenterie, la maladie du sommeil et les fièvres, quelquefois des peuplades témoignant un goût accusé pour la chair humaine et qui, après vous avoir dévoré, se feront un bracelet avec vos dents !

Il faut donc que nos apôtres soient toujours sur leurs gardes, car presque partout, sous une forme ou sous une autre, le danger les guette.

Et Dieu sait de quelle nourriture ils doivent soutenir leurs forces promptes à s'user dans de pareils climats ! Quand le duc d'Uzès fit son voyage au Congo, il fut reçu par l'évêque qui le nourrit, lui et ses compagnons, d'hippopotame, de singe et d'éléphant. C'étaient là des repas de rois ! Il y a des nourritures plus répugnantes et que, pourtant, il faut avaler sous peine de mourir de faim.

Oui, mais il y a toujours ces résultats dont je vous ai parlé : le bien et l'honneur de la France, le progrès du catholicisme, les âmes sauvées. C'en est assez pour soutenir et exalter l'invincible courage de l'apôtre, courage qui étonne et jette dans l'admiration ceux qui en sont témoins, officiers, voyageurs, explorateurs.

A la fin d'un récit sur les noirs du Soudan qu'il est allé visiter, Jean Perrigault a écrit récemment ces lignes dans le journal *Le Matin* : « Au sortir de cette magie féroce, pratiquée avec une spontanéité voisine de l'innocence par les tenants du dia-